

SOUVENIRS

Hommage à Mademoiselle Dinvaut, professeur de lettres au lycée de jeunes filles de Toul, dans les années 50

Mademoiselle Dinvaut enseignait la littérature française à partir de la classe de quatrième. En-deçà, les cours de français étaient assurés par d'autres professeurs. Elle, c'était la littérature, uniquement. Grammaire, dictées et autres exercices ne la concernaient pas. Son domaine ? Explications de textes, récitation et dissertations. Ainsi était organisé l'enseignement du français au lycée de Jeunes filles de Toul, dans les années 50.

Je ne sais rien d'elle, sinon deux dates communiquées par la mairie de Toul : naissance en 1900, de parents domiciliés à Toul, décès en 1998, à Vandœuvre. Ainsi que son prénom : Madeleine. Je ne connais que mes souvenirs de pensionnaire, encore que si lointains, si diffus, vieux de quelque 60 ans. Par-delà les brumes du temps, image pâlie, presque effacée de ma mémoire, elle surgit.

Son apparence ? L'archétype du professeur d'un temps révolu. Austère, toujours vêtue de sombre, lunettes d'écaille abritant un regard clair. Aspect sévère : l'avons-nous quelquefois vue sourire ? Respectée. Bienveillante sans aucun doute. Inaccessible, comme les professeurs de ce temps-là. Elle régnait sur la classe.

Nous ? Des élèves, externes, demi-pensionnaires ou internes. Blouse rose, blouse bleue, changée chaque lundi matin. Des filles, uniquement, l'époque n'était pas encore à la mixité scolaire.

D'où venions-nous ? Quelques privilégiées du sein même de la ville, la plupart des campagnes environnantes, admises au lycée après réussite au concours d'entrée en classe de sixième. Grand merci à nos institutrices et instituteurs qui nous y présentaient, orientant ainsi nos vies futures vers d'autres horizons que ceux auxquels nous étions héréditairement promises. À l'heure dite, lorsque retentissait la sonnerie, dans ses longs vêtements sombres, elle franchissait la porte de notre salle de classe. Nous, debout, en silence.

Le rituel du temps.

- *Asseyez-vous, mesdemoiselles.*

Nous prenions alors place à nos pupitres respectifs, dans une attente silencieuse et respectueuse pour cette austère détentrice de tant de savoirs.

Le programme ? Corneille, Racine, Molière : une pièce par an pour chacun d'entre eux. Et tous les autres, par ordre chronologique.

Notre manuel : Chevallier et Audiat. Beaucoup de textes, peu d'images, des notes explicatives. Ce manuel requérait la concentration des élèves. Classe de quatrième : Corneille : Le Cid.

Par-delà la grisaille ou la neige des hivers de ce temps-là, nous accédions- grâces vous soient rendues- à l'exotisme de l'Espagne du onzième siècle et aux brûlantes passions des héros. Débat cornélien, orchestré par les stances : amour contre honneur. Rodrigue vengera-t-il son père bafoué par le père de Chimène, son amante ?

O Dieu, l'étrange peine !

En cet affront, mon père est l'offensé,

Et l'offenseur le père de Chimène !

Grand frisson dans la classe : donnera-t-il la préférence à son amour ?

O Dieu, l'étrange peine !

Nous toutes amoureuses de Rodrigue, nous identifiant à Chimène dans son sublime aveu :

Va, je ne te hais point.

Et, pour finir :

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?

Triomphe sur les Mores et espérance pour l'amour :

Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

Fin du débat cornélien.

Soulagement général dans la classe.

Le théâtre ? Elle y était chez elle, elle incarnait la passion de sa voix de tragédienne,

grave, vibrante, suscitant en nous, pour la plupart ignorantes des représentations théâtrales, d'intenses émotions dramatiques. Et s'en venait alors l'Anecdote illustrant l'héroïsme cornélien, qui nous faisait frémir. Sa voix s'enflait, emplissait la salle, mais comment restituer la dramaturgie de son discours ? Je ne peux en évoquer que de pâles échos.

C'était pendant la guerre, mesdemoiselles (celle de 14-18, sans doute). Une colonne de jeunes hommes promis au plus brillant avenir, (Polytechniciens ? Saint Cyriens ?) vêtus de leur grand uniforme, gants blancs, (nous étions frappées par ce détail) fit face à l'ennemi. Ils n'avaient aucune chance de vaincre, ils le savaient. Ils voulaient simplement sauver l'honneur. Ils y allaient pour la gloire, uniquement. Il n'en revint aucun, tous furent tués au champ d'honneur. Eh bien cela, mesdemoiselles, c'est de l'héroïsme cornélien.

Votre voix, chère mademoiselle, tremblait. Silence religieux dans la classe à l'audition du sacrifice. Loin de nous, pétrifiées d'admiration, l'idée de mettre en question l'utilité du sacrifice.

Et peut-être, en ces instants de haute tension émotive, vos lunettes recélaient-elles quelques larmes discrètes. Peut-être aviez-vous, chère Mademoiselle, un lien particulier avec un de ces jeunes héros ? Madeleine ou la fidélité ?

Le soir, en salle d'étude, apprendre par cœur les stances relevait d'un pur exercice de reconnaissance et de plaisir renouvelé. S'en venait Horace, en classe de troisième. Ah ! Les imprécations de Camille, sa fureur face à son frère meurtrier de son amant :

Puissé-je de mes yeux...

Voir le dernier Romain à son dernier soupir,

Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Cinna suivait, en classe de seconde. L'héroïsme, toujours décliné en triomphe de la volonté qui pardonne toute offense :

Je suis maître de moi comme de l'univers,

Je le suis, je veux l'être...

Et enfin, l'héroïsme du martyr en classe de première : Polyeucte à Camille :

Je vous aime, beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Et, chaque fois, l'Anecdote, et la promesse du grand frisson d'héroïsme mortel.

Grand merci, chère mademoiselle, de nous avoir enseigné les hautes passions de l'âme plutôt que les artifices du style.

Bien sûr, il y avait Racine, mais les passions étaient vaincues par la fatalité qui poursuivait les héros jusqu'à la mort. Les passions, tout aussi ravageuses, y flambaient moins. Le panache de l'héroïsme y manquait. Mademoiselle Dinvaut préférait, je crois, Rodrigue à Oreste, l'énergie solaire aux visions hallucinées de serpents qui sifflent sur la tête du misérable héros écrasé par un inexorable destin.

Je revois encore une adorable Alice, longues anglaises châtain encadrant un visage angélique, récitant entièrement par cœur de sa voix douce la longue prière d'Esther.

Et puis, où trouver place dans les tragédies de Racine pour l'Anecdote ? Molière, bien sûr, avec quel plaisir, mais votre terre d'élection était sans conteste la tragédie. Et puis tous les autres, de Montaigne à Verlaine, par ordre chronologique. La littérature du vingtième siècle serait au programme de la terminale, au lycée de garçons. Et c'est là que nous vous avons perdue.

Perdue ? Non, puisque vous nous avez ensemencées d'humanité à travers les grandes œuvres. Grand merci, mademoiselle, et puissiez-vous avoir d'aussi nobles successeurs.

Je la croisai, beaucoup plus tard, sortant d'une boulangerie, une baguette sous le bras, alors que j'y entrais. Je ne la reconnus pas immédiatement, si loin de mes souvenirs de jeunesse. Mais ses vêtements sombres, ses lunettes, son allure pressée, c'était bien elle. Je me retournai : trop tard, elle avait disparu. Sidérée. Tant d'images de mon adolescence enfuie refluaient dans ma mémoire. Ainsi, cette intime de Rodrigue et d'Andromaque, familière de Corneille, de Racine et de tant d'autres gloires, se rendait-elle aussi à la boulangerie pour acheter, comme tout un chacun humble mortel, une baguette de pain ? Frappée de stupeur, je n'eus pas la présence d'esprit de courir pour essayer de la retrouver, de lui dire toute mon admiration et toute ma reconnaissance.

Mademoiselle Dinvaut est désormais irrattrapable. Drapée dans ses vêtements noirs et sa modestie, habitée par la grâce de la littérature, elle habite désormais ma mémoire, comme, sans aucun doute, celle de ses autres élèves. Vivante. Inoubliable.

Anne-Marie LIÉDOT, octobre 2024.